

par A. P.

CONGRÈS DES SOCIÉTÉS SAVANTES
À LA SORBONNE

DISCOURS

PRONONCÉS

À LA SÉANCE GÉNÉRALE DU CONGRÈS

LE VENDREDI 24 AVRIL 1908

PAR

M. HENRI CORDIER

MEMBRE DU COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES ET SCIENTIFIQUES
PROFESSEUR À L'ÉCOLE SPÉCIALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

ET

M. GASTON DOUMERGUE

MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS



PARIS

IMPRIMERIE NATIONALE

MDCCCVIII

Bibliothèque Maison de l'Orient



135628

CONGRÈS DES SOCIÉTÉS SAVANTES
À LA SORBONNE.



DISCOURS

PRONONCÉS

À LA SÉANCE GÉNÉRALE DU CONGRÈS

LE VENDREDI 24 AVRIL 1908

CONGRÈS DES SOCIÉTÉS SAVANTES
À LA SORBONNE

DISCOURS

PRONONCÉS

À LA SÉANCE GÉNÉRALE DU CONGRÈS

LE VENDREDI 24 AVRIL 1908

PAR

M. HENRI CORDIER

MEMBRE DU COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES ET SCIENTIFIQUES
PROFESSEUR À L'ÉCOLE SPÉCIALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

ET

M. GASTON DOUMERGUE

MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS



PARIS

IMPRIMERIE NATIONALE

MDCCCVIII

DISCOURS DE M. HENRI CORDIER

DISCOURS DE M. HENRI CORDIER.

L'ASIE CENTRALE ET ORIENTALE ET LES ÉTUDES CHINOISES.

MONSIEUR LE MINISTRE,

MESDAMES, MESSIEURS,

Il y a une soixantaine d'années, un personnage de la *Vie de Bohème* s'adressant à Colline, le philosophe du groupe qui entourait le poète Rodolphe, lui disait :

« Comment, monsieur, vous savez le chinois ? . . . c'est fabuleux . . . j'aurais beaucoup aimé savoir le chinois. »

Et le brave garçon qui allait vendre ses livres pour venir en aide à Mimi Pinson de répondre froidement :

« Je vous l'apprendrai. »

Et cependant, à cette même époque, M. Stanislas Julien enseignait au Collège de France le chinois à un auditoire aussi clairsemé qu'infidèle. Les temps ont changé. Du cabinet du savant qui pâlisait sur les vieux textes de la littérature du Céleste-Empire, le Chinois s'est échappé pour jouer sa partie dans le concert international des nations qui luttent pour des intérêts de plus en plus complexes, et il est entré dans le domaine de la pratique. Le bourgeois de 1849 trouverait tout simple aujourd'hui que la langue parlée par quatre cents millions d'êtres humains, c'est-à-dire le tiers de la population du monde, fût étudiée dans un but autre que celui de la curiosité.

Il était fort naturel que l'étude du chinois, avant de former

une branche très importante de la linguistique, ne fût, ainsi que beaucoup de sciences à leur début, considérée que comme un pur passe-temps d'amateur. Les premiers qui parlèrent de cette langue n'avaient nullement le dessein de l'apprendre aux autres, ni même celui d'indiquer les sources qui permettraient de l'étudier; on ne s'occupait du chinois que pour compléter le cadre d'une histoire générale de la Chine ou d'un traité universel de linguistique; on ne fournissait, par conséquent, aucune méthode régulière d'enseignement, on se bornait à citer quelques caractères vagues de la langue ou deux ou trois phrases usuelles, et, pour donner plus d'attrait à un sujet qui offrait plus d'intérêt pour le curieux que pour le savant, on agrémentait la dissertation de quelques signes bizarres qui, n'étant compris de personne, pas même de ceux qui les traçaient, pouvaient tout aussi bien passer pour du chinois que pour toute autre langue aussi peu connue.

La première mention de l'écriture chinoise dans les ouvrages occidentaux a été faite au XIII^e siècle par le cordelier Guillaume de Rubrouck, envoyé de saint Louis à la cour du Grand Khan.

« [Les Chinois] écrivent, dit-il, avec un pinceau fait comme celui des peintres, et dans une figure ils font plusieurs lettres et caractères, comprenant un mot chacun. »

Les premiers livres imprimés en Europe dans lesquels on ait représenté des caractères chinois sont les *Cartas* . . . des Jésuites, Alcalá, Lequerica, 1575, in-4^o, p. 72 b; le *Theatrum Orbis Terrarum*, d'Ortelius, Anvers, Plantin, 1584, in-fol., et l'*Historia del gran reyno de la China*, du P. Juan Gonçalez de Mendoça, publié à Rome en 1585, chez Grassi.

Dans l'énumération des langues que contient son *Thresor de l'histoire des langues*, Claude Duret, en 1613, cite les langues indienne orientale, chinoise, japonaise, sans parler *des sons, voix, bruits, langages ou langues des animaux et oyseaux*. Duret consacre son soixante-seizième chapitre à la langue chinoise. Outre le pas-

sage de Mendocça, qu'il reproduit en ajoutant à la fantaisie des caractères, Duret donne «le simple Alphabet de la Chine et du Gyapon, d'ont l'Escriture procède du haut en bas, par colonnes arrennées de la main droicte vers la gauche, à la mode Hébraïque, qui nous a esté imparty au publicq de la grace et beneficence de la Maiesté du feu Roy Henry III, par le moyen de feu Monsieur le comte du Bouchage viuant Père Capuccin; à la requisition de non moins éloquent que tres-docte le feu reuerend et deuot Père Monsieur Edmond Auger de la Société du nom de Iesus qui nous a moyenné ce bien, ainsi que le certifie le feu sieur de Vigenere en son Traicté des chiffres». Quelques-uns des caractères de ce soi-disant alphabet sont assez bien tracés, et la plupart sont reconnaissables.

L'arrivée du P. Ricci à Pe-king au commencement du xvii^e siècle fut le point de départ de travaux sur la langue chinoise de Nicolas Trigault, Lazare Cattaneo, Gaspar Ferreira et Alvaro Semedo. Martin Martini apporta en Europe le premier atlas renfermant des cartes exactes de la Chine (1655); en passant par la Hollande, il fit la connaissance de l'illustre savant Jacques Golius à qui il donna des leçons de chinois. Plus tard, Philippe Couplet, lors de son voyage en Europe, en 1680, fit connaître les livres classiques de Confucius traduits par Ignacio da Costa.

Des savants, comme Christian Mentzel à Berlin, Thomas Hyde à Oxford, André Müller, de Greiffenhagen, hommes au savoir universel, partant superficiel, cultivaient au xvii^e siècle l'étude du chinois.

Gottlieb Siegfried Bayer, né à Kœnigsberg, mais Pétersbourgeois d'adoption, peut être considéré comme le dernier et en même temps le plus remarquable de ces sinologues de l'ancienne école; nous entendons par ancienne école, celle des savants dont nous venons de parler, qui ont acquis leurs connaissances au hasard de leurs recherches ou de leurs rencontres, et dont les ouvrages,

inutiles à consulter pour l'étude de la langue, ne sont que des objets de curiosité. Nous avons dit que Bayer était le plus remarquable de ces orientalistes, car, sans être fort en chinois, il était bien supérieur à ses devanciers et il a eu le premier le mérite de nous donner des textes étendus.

Avec Fourmont l'aîné, au xviii^e siècle, commence l'école moderne des sinologues, et nous voulons dire par école moderne, celle qui a puisé ses inspirations directement dans les ouvrages publiés en Chine. Fourmont est le premier qui eut l'idée de se servir des ouvrages utilisés par les missionnaires eux-mêmes pour étudier la langue chinoise et il pilla copieusement le travail du dominicain espagnol Varo, imprimé à Canton en 1703, alors presque inconnu en Europe, pour compiler sa propre grammaire, en 1742.

La création d'une mission française par les Jésuites envoyés à Pe-king par Louis XIV a été le signal d'un grand développement donné aux études chinoises qu'ont illustrées Visdelou, Gerbillon, Parrenin, Prémare, Gaubil, Incarville, Amiot, et qui a donné naissance à ces grands recueils : la *Description de la Chine*, de Du Halde, l'*Histoire générale de la Chine*, de Mailla, la *Notitia linguæ sinicæ*, de Prémare, les *Mémoires concernant les Chinois*, qui sont l'honneur des travaux sinologiques français au xviii^e siècle.

Une période d'arrêt se produit à Pe-king à la fin du xviii^e siècle, mais pendant cet assombrissement temporaire dans le Nord, un nouveau centre d'études était créé dans le Sud de la Chine, à Macao et à Canton. Robert Morrison, le premier missionnaire protestant en Chine (1807), est le véritable fondateur de cette brillante école sinologique anglo-américaine sur laquelle ont jeté tant d'éclat Sir John Francis Davis, Medhurst, Bridgman, S. Wells Williams, Wylie, Sir Thomas Francis Wade et, jusqu'à nos jours, l'illustre James Legge.

En Europe, un renouveau se produisait : des sinologues plus

remarquables par leur nombre et le bruit de leurs discussions que par la qualité de leurs travaux, publiaient des livres qui n'offrent plus guère qu'un intérêt historique; ils tiraient leur origine, les étrangers, de la tradition créée à Saint-Pétersbourg par Bayer, les Français, des livres de Fourmont l'aîné : Jules Klaproth, Joseph Hager, Antonio Montucci, l'abbé Dufayel, le baron Schilling de Canstadt, Stephen Weston, et brochant sur le tout De Guignes fils, arrivé de Canton où, le dernier, il avait géré le consulat de France, armé du *Han-tseu si-ye*, dictionnaire de l'ancien vicaire apostolique du Chen-si, le franciscain Basilio Brollo, de Gemona, qu'il devait publier sous son nom dans l'énorme in-folio qui encombre la bibliothèque de tout sinologue qui se respecte. De cette foule surgira, esprit lucide et créateur, Abel Rémusat, l'inspirateur de la tradition française actuelle. Il inaugura le 16 janvier 1815, le cours de « Langues et littératures chinoises et tartares-mandchoues » fondé pour lui au Collège de France et dans lequel il fut remplacé, lors de sa mort prématurée en 1832, par Stanislas Julien qui jeta un si grand lustre sur les études chinoises. Actuellement leur successeur suit leur tradition d'une façon brillante.

Il m'a toujours semblé que l'enseignement donné au Collège de France ne devait pas être le même que celui donné à l'École des langues orientales vivantes. L'École des langues orientales, sans perdre son caractère scientifique, a un but essentiellement pratique, celui de fournir des drogmans et des interprètes aux départements ministériels, et même d'apprendre aux jeunes gens se destinant au commerce et à l'industrie, les langues, les mœurs, les coutumes et les lois de l'Orient et de l'Extrême-Orient.

Le cours de chinois de l'École des langues orientales inauguré en 1841 par Bazin, continué à la mort de ce dernier (30 déc. 1862) par Stanislas Julien comme chargé de cours, ne prit son caractère définitif que lorsqu'il eut été confié, en 1871, au comte Kleczkowski, secrétaire-interprète du Gouvernement pour les

langues de la Chine, qui avait longtemps résidé dans l'Extrême-Orient. Depuis lors, cette chaire a toujours été occupée par des interprètes du ministère des Affaires étrangères.

Jamais les études chinoises n'ont été aussi florissantes, en France et même en Europe, qu'aujourd'hui, grâce à l'enseignement donné au Collège de France, à l'École des langues orientales, à la Faculté des lettres de l'Université de Lyon, et aux ouvrages publiés par les sinologues français, soit à Paris, soit en Chine et en Indo-Chine, où la jeune École de Hanoï a conquis du premier jour une place considérable dans le monde scientifique sous l'habile direction de M. Louis Finot.

Quel a été le champ de ces études dans le passé? quel est-il dans le présent?

Dans un passé lointain et déjà historique, la Chine était formée d'une série d'États échelonnés dans le bassin du fleuve Jaune, véritable berceau de l'empire du Milieu, lorsqu'à la fin du III^e siècle avant notre ère, un grand guerrier, brisant la domination féodale des principautés, indépendantes sous la suzeraineté nominale des Tcheou, établit l'unité du pays et, répartissant l'Empire en trente-six provinces, se proclama, lui, chef de l'État de Ts'in, premier empereur, Houang Ti (220 av. J.-C.). C'est ce conquérant, Ts'in Chi Houang-ti, qui est bien connu dans l'histoire comme le persécuteur des lettrés et le destructeur des livres philosophiques de Confucius et de son école, qui conservaient une tradition dont il voulait anéantir jusqu'au souvenir, l'histoire de l'Empire devant commencer avec lui. Déjà, à cette époque, la Chine était menacée par les envahisseurs du Nord, aussi fut-ce pour arrêter leurs incursions que Chi Houang-ti fit exécuter, aux frontières septentrionales de son Empire, ce gigantesque travail qui fait encore l'admiration de la génération présente, la Grande Muraille ou Muraille des dix mille lis.

Ces envahisseurs étaient les Hioung-nou.

Les Hioung-nou, ou Huns, peuple turc, jadis sujets des Yue-tchi, à leur tour avaient vaincu ceux-ci une première fois à la fin du III^e siècle et une seconde en l'an 177 avant J.-C. Les Yue-tchi, chassés du Kan-Sou, leur pays d'origine, en 165, émigrèrent vers l'ouest où ils se divisèrent en deux branches : les petits Yue-tchi, qui se retirèrent dans le Tibet, où ils se mêlèrent avec les Kiang; les grands Yue-tchi, qui occupèrent Kachgar dont ils dépossédèrent les Sakas (163 av. J.-C.), puis traversant la Sogdiane, poussant toujours devant eux les Sakas (128 av. J.-C.), s'emparèrent de Caboul (126 av. J.-C.). Les Sakas, pourchassés, se réfugièrent dans le nord-ouest de l'Inde et occupèrent le Sindh et le Pendjab.

Alexandre le Grand, après s'être emparé de la Perse (330-328), occupa la région de l'Indus (327-325) et, de cet empire oriental, forma les trois satrapies de Bactriane, d'Ariana et d'Inde, dont Seleucus s'empara après la mort du conquérant (312-306); mais dès 304, le lieutenant d'Alexandre était obligé de céder ses possessions de l'Inde à Tchandragoupta, de Magadha, dont le petit-fils, Açoka, surnommé Piyadasi, célèbre par son zèle religieux, couvrit de monuments bouddhiques l'Inde depuis le nord-ouest jusqu'au Dekkan.

Les Yue-tchi, continuant le cours de leurs conquêtes, mettaient fin en 120 avant J.-C. à la domination grecque dans l'Asie centrale, s'emparaient du royaume saka de Soter Megasthenes (60 av. J.-C.), faisaient la conquête du Cachemir et, après avoir vu leur empire de l'Inde tomber par lambeaux entre les mains des princes hindous, disparaissaient au V^e siècle de notre ère devant les Huns Blancs.

Le rôle des Yue-tchi, Tokhares ou Indo-Scythes, avait été considérable, car ils furent probablement les intermédiaires entre la Chine et l'Europe, et c'est par eux, bien certainement, que le bouddhisme fut connu par le Céleste Empire.

Dans la seconde moitié du iv^e siècle, les Huns se divisent en deux branches : un groupe conduit plus tard par Attila roulera, en la dévastant, à travers l'Europe, et sa vague formidable ira, en 451, se briser dans les Champs Catalauniques contre les forces compactes et disciplinées des Romains d'Aetius, des Visigoths de Théodoric, des Francs de Mérovée et des Burgundes, unis dans un sentiment de commune conservation pour arrêter l'élan destructeur des barbares asiatiques. L'autre groupe détruira le royaume Kouchan de Caboul, le royaume de Gandhâra et l'empire gouda et, sous le nom de Huns Blancs ou Hephthalites, créera dans l'Asie centrale un vaste empire, avec Badakhschân, à l'est de Faizabad actuel comme capitale, qui, au vi^e siècle de notre ère, succombe aux attaques des Tou-kiuë (Turcs); ceux-ci, après une période de grande puissance, tombèrent une centaine d'années plus tard à leur tour sous les coups des Ouigours, dont la capitale Kara-Balgasoun s'élevait sur la rive gauche de la rivière Orkhon.

Mais, du fond du nord-est asiatique, réserve inépuisable d'envahisseurs, s'élançaient de nouvelles hordes : les Tartares orientaux K'i-tan, d'origine toungouse, créèrent au x^e siècle la dynastie des Liao, qui régna successivement à Liao-yang (Mandchourie) et à Yen-King (Pe-king). Refoulés à leur tour vers l'ouest au xii^e siècle, par une autre tribu toungouse, les Niu-tchen, comme jadis les Yue-tchi par les Huns, les Liao s'emparèrent de la Kachgarie, où ils fondèrent un nouvel empire sous le nom de Kara-K'itaï. Les Niu-tchen, sous le nom de *Kim*, établis également à Pe-king, avaient créé dans le nord de la Chine un empire tandis que les souverains chinois de la dynastie des Soung, chassés vers le sud, régnaient dans le Tche-kiang à Hang-tcheou, devenu Lin-ngan. C'est à ces deux divisions de l'Empire chinois que les historiens occidentaux du moyen âge ont appliqué les noms de Cathay et de Manzi.

Toutefois, à la fin du xii^e et au commencement du xiii^e siècle,

une formidable organisation guerrière était constituée au sud du Baïkal — et les Mongols, sous la conduite de Tchinguiz Khan et de ses héritiers, après avoir subjugué les tribus qui les environnaient, Merkites, Kéraïtes, Naimans, détruisaient les royaumes de Kara-K'itaï, du Kharezm, le khalifat de Bagdad, anéantissaient les Kin et achevaient la destruction des Soung. L'immense empire Mongol qui eut pour capitales successivement Karakaroum, Kaï-ping, puis Khan-bâliq (Pe-king), s'étendait depuis l'Asie orientale jusqu'à l'Europe. La commotion produite par les guerriers asiatiques fut telle que papes et rois de France leur envoyèrent légats et ambassadeurs; les étudiants de l'Université de Paris réclamèrent — ils réclamaient déjà! — la création d'une chaire de « tartare »; diplomates, missionnaires et marchands affluent sur la route de Karakoroum et de Khan-bâliq; la voie de Perse, grâce à l'esprit libéral des Ilkhans mongols de l'Iran, est de nouveau suivie pour s'embarquer sur l'océan Indien depuis longtemps inaccessible, grâce aux exigences des sultans mamelouks d'Égypte; les mers lointaines sont franchies par les voyageurs d'Occident et de leur multitude surgit le nom de l'illustre vénitien Marco Polo qui, nouvel Hérodote, nous fera connaître par le minutieux récit de ses voyages, la géographie de l'Asie dans la seconde moitié du xiii^e siècle, comme le grand pèlerin bouddhiste Hiouen-tsang nous aura fait connaître celle du vii^e siècle.

Cependant au milieu du xiv^e siècle, la puissance mongole sombre à son tour et avec elle cette politique tolérante qui avait guidé les grands Khans; Toghroul Timour se convertit à l'Islam, les chrétientés florissantes sont détruites, aussi bien dans l'Asie centrale à Al-Mâliq qu'en Chine à Khan-bâliq et à Zaitoun. Les Chinois, à Nan-king d'abord, à Pe-king ensuite, ont réinstallé sur le trône la dynastie éminemment nationale des Ming. Les routes par terre et par mer sont fermées : la route de mer sera rouverte par les Portugais au xvi^e siècle lorsque, après la découverte du cap de Bonne-

Espérance, ils auront brisé la tyrannie de l'Islam dans l'océan Indien; la route de terre ne sera reprise qu'au commencement du xvii^e siècle par Benoît de Goës, parti de l'Inde, qui expirera empoisonné à Sou-Tcheou, aux portes mêmes de la Chine, la terre promise à son activité évangélique.

Un nouvel empire, aussi rapide dans sa formation, aussi puissant dans ses luttes, qu'éphémère dans sa durée, reconstitue à la fin du xiv^e et au commencement du xv^e siècle la puissance mongole sous le cimenterre de Tamerlan qui sauve l'Europe vaincue par les Ottomans à Nicopolis, en écrasant à Ancyre le vainqueur Bajazet Ilderim, retardant ainsi d'un demi-siècle l'entrée du Turc dans les murs de Constantinople.

C'est la fin!

Désormais plus de grandes chevauchées à travers l'Asie centrale. Le sable a recouvert d'un linceul les villes jadis si peuplées et le voyageur erre au milieu de la vague sèche et brûlante du désert aride sans penser que son pied foule l'oasis jadis fertile qui abritait des tribus nombreuses et prospères; le Chinois a repris sa marche vers l'ouest, et en 1759 il annexe définitivement à son vaste empire l'Asie centrale qu'il gardera malgré quelques sanglantes révoltes durement réprimées et la création d'un état musulman de courte durée par Yakoub, il y a une quarantaine d'années. Lorsqu'au milieu du xvi^e siècle, le Russe commence sa course au delà de l'Oural, elle le conduit plus au nord; les continuateurs de l'œuvre de Iermak Timofeevitch franchissent les uns après les autres les larges cours d'eau sibériens, et avant d'entreprendre la conquête du Kamtchatka, les Cosaques font un long arrêt sur les bords de la Léna; ils explorent les affluents supérieurs de ce grand fleuve et c'est par eux qu'ils pénètrent dans le bassin du He-loung-Kiang où ils entrent en relations avec le peuple chinois.

Dans cette mêlée où les peuples se fondent les uns dans les autres,

se superposent ou s'exterminent, quel a été le rôle de la Chine : le Chinois n'est pas l'être impassible à l'extérieur, immobile dans sa pensée, figé dans un moule unique, ignorant tout du monde — dont il est le centre — en dehors des dix-huit provinces qui forment l'Empire et des pays qui en dépendent, — souvent dépeint par les étrangers; il a fait des emprunts à des civilisations étrangères, certaines de ses mœurs ont été modifiées par ses conquérants, et d'autre part son action politique et militaire s'est étendue de la Corée à l'Annam, du Japon à l'Asie centrale. De ses explorations vers l'Ouest, il a rapporté, avec la religion bouddhique, la connaissance d'un art affiné par la tradition de la Grèce qui a eu la plus décisive et la plus heureuse influence sur le goût de l'Asie orientale.

C'est dans le Gandhâra (Pèshawar) que se forma, au 1^{er} ou au début du 2^e siècle de notre ère, l'art charmant dénommé gréco-bouddhique qui emprunta sa forme à l'art antique et ses sujets à la vie indienne (bouddhisme). Le bouddhisme qui pénétra à Kachgar dès 120, en Chine, en Corée (372) puis au Japon (552), porta avec lui cet art que nous retrouverons dans les admirables sculptures que les To-ba, qui régnèrent en Chine sous le nom de Wei de 386 au 6^e siècle, nous ont laissées à Ta T'oung dans le Chan-si, et dans le défilé de Loung Men dans le Ho-nan, soigneusement photographiées par M. Chavannes au cours de son beau voyage d'exploration archéologique en Chine, l'année dernière. Courte fut la prospérité de cet art que la décadence qui s'annonçait déjà au 6^e siècle, lors du pèlerinage du Soung-yun, conduisit à la ruine constatée au siècle suivant par Hiouen-tsang. On pourra admirer dans une vitrine du Louvre, au premier étage, dans le vestibule au-dessus du musée égyptien, ces beaux spécimens rapportés du Gandhâra par M. A. Foucher qui s'est fait l'historien attachant et érudit de l'art gréco-bouddhique.

La géographie ne doit pas moins que l'art, de reconnaissance au

Bouddhisme dont les Chinois ont peut-être entendu parler pour la première fois dans leurs luttes contre les Hioung-nou; ce n'est qu'en l'an 2 avant notre ère, qu'une ambassade de l'empereur Ngai, chez les Ta Yue-tchi, nous fournit une date précise au sujet de la nouvelle religion qui fut reconnue officiellement en Chine par l'empereur Ming Ti, en 61 de notre ère.

Les pèlerins bouddhistes chinois, avides de puiser la bonne parole à la source même, furent entraînés sur la route de la Haute-Asie jusqu'à la vallée sacrée du Gange, en quête des livres qui expliquaient la Sainte Doctrine; depuis le iv^e siècle, de longues théories de pèlerins, en accomplissant leur œuvre de foi, faisaient aussi un travail géographique considérable : Fa-hian au iv^e siècle, Soung-yun au vi^e, Hiouen-tsang et I-tsing au vii^e, pour ne nommer que les plus célèbres d'entre eux, en même temps qu'ils prenaient place en Chine parmi les personnages les plus révéérés de sa religion, figurent au premier rang des grands explorateurs asiatiques, au-dessus de géographes ou de voyageurs laïques comme Tchao Joukoua et Ma-houan que nous ont révélés Fried. Hirth et George Phillips.

On peut faire remonter les explorations des Chinois vers l'ouest aux missions confiées au célèbre Tchang k'ien (139-127 av. J.-C.) envoyé par l'empereur Wou-Ti (140-87 av. J.-C.) près des Yue-tchi et fait prisonnier par les Hioung-nou, qui étendirent les connaissances des Chinois jusqu'à l'Oxus et aux confins de la Perse. Au i^{er} siècle de notre ère, le fameux général Pan Tch'ao fit la conquête de tout le bassin du Tarim formé des cours d'eau qui baignent les villes du sud des T'ien chan, dont le déversoir est le Lob-Nor. C'est également à cette époque qu'il faut placer les renseignements sur la route de la soie donnés par le négociant macédonien Maës Titianus à Marin de Tyr et conservés par Ptolémée.

Cette route conduisait de Hiérapolis sur l'Euphrate par Hékatompilos, Aria et Margiana (Merv) à Bactres, puis au nord au

district montagneux de Komedi qui sépare l'Oxus de la rivière de Wakhshab et de Karategin, aux pâturages du plateau de l'Alai et quitte le bassin de l'Oxus pour celui du Tarim; par la passe de Taun-murum, on gagnait la grande route qui met Kachgar en communication avec le Ferghana par le Terek Dawân, après avoir passé la Tour de Pierre, Tach-Kourgan, dont la position n'est pas encore fixée, et qui n'est sans doute pas celle que l'on rencontre en remontant du Taghdoumbash Pamir vers le nord.

La décadence de la puissance chinoise dans l'Asie centrale commença dès le début du II^e siècle de notre ère sous l'empereur Ngan Ti (107-125) des Han postérieurs. Au III^e siècle, l'empereur Wou Ti (265-290) qui avait reconstitué, avec la dynastie des Tsin occidentaux, l'unité de la Chine divisée entre trois dynasties pendant la période dite *San kouo tchi*, essaya de rétablir l'influence du Céleste-Empire dans la vallée du Tarim, et l'on verra plus loin l'importance de ce règne au point de vue archéologique.

La destruction par la Chine (658-659) de l'Empire des Turcs occidentaux avait étendu la puissance du Fils du Ciel au delà de l'Oxus jusqu'à l'Indus; c'est l'époque de sa plus grande extension vers l'ouest, mais les difficultés d'ordre intérieur pendant la souveraineté de Wou-Heou, la reprise des conquêtes arabes et surtout l'occupation de Kachgar (670-692) par les Tibétains qui fermaient la route des Pamirs à l'envahisseur de l'est, rendirent illusoire la domination de la Chine dans ces contrées lointaines, malgré l'expédition victorieuse que conduisit en 747 le général Kao Sien-tche au delà des Pamirs, à travers les passes de Baroghil et de Darkot qui lui livra Gilgit et la route de Kachmir. Semblable expédition serait aujourd'hui impossible : les Anglais en occupant ces mêmes passes se sont rendus maîtres du Wakkan et par conséquent de la vallée du Haut-Oxus et empêchent par suite toute menace d'invasion par le nord du bassin de l'Indus.

A la suprématie des Tibétains, au VIII^e siècle, se substitue celle des Ouïgours qui s'étend de Pei-t'ing (Gou-tchen) à Aksou.

Enfin, au milieu du X^e siècle, Satok Boghra Khan qui régnait de l'Issik-koul à Kachgar se convertit à l'Islam.

Nous avons terminé l'historique de la période qui offre aujourd'hui à l'activité et à la science des archéologues et des orientalistes tant de problèmes complexes. Tous les faits sont scrupuleusement relatés par les Chinois dans leurs Annales. On ne découvre pas la Chine; on étudie ce que ses fils ont écrit; la science occidentale contrôle leurs récits et l'expérience démontre la véracité des historiens du Céleste-Empire. Aucun peuple ne possède une littérature historique ou géographique aussi riche, mais si les sinologues ont déployé beaucoup de savoir et de sagacité dans la traduction et l'interprétation des Livres canoniques, ils n'ont encore qu'effleuré les textes historiques et ce n'est que de nos jours que l'étude de ceux-ci a été abordée avec une véritable méthode scientifique.

La traduction des voyages des pèlerins bouddhistes commencée par Abel Rémusat, poursuivie par Stanislas Julien et Samuel Beal, a été continuée de nos jours avec le plus vif succès par MM. Chavannes et Takakusu; ce sont ces voyageurs qui nous ont révélé la géographie de l'Asie centrale et du nord de l'Inde : le général Cunningham dans son grand ouvrage sur la période bouddhiste de la géographie de l'Inde (1871), M. Stein tout récemment, dans ses grandes explorations, ont tiré grand parti des recherches des sinologues.

C'est à ceux-ci également que l'on doit de connaître les parties les plus importantes des histoires dynastiques de la Chine; M. Chavannes traduit une partie de l'histoire des Han commencée par Wylie et ses documents relatifs aux T'ou-Kiué occidentaux (Turcs), publiés par l'Académie impériale des Sciences de Saint-

Pétersbourg, ont éclairé d'une manière inattendue les découvertes de Sven Hedin et de Stein, en même temps qu'ils aidaient les explorateurs dans leurs futures recherches. Jadis Palladius traduisait des fragments de l'histoire des Youen dont Gaubil avait tiré sa *Vie de Gengis khan*. Groeneveldt et Hirth nous renseignent, le premier sur les États de la Malaisie, le second sur les connaissances des Chinois sur l'Empire romain. Il n'est pas téméraire de dire que, sans les travaux des sinologues, les grands ouvrages de Sir Henry Yule, *Cathay* et *Marco Polo*, de Bretschneider sur les voyages du moyen âge d'après les sources orientales, n'auraient pu voir le jour.

L'expérience allait bientôt confirmer les faits révélés par les livres. Les grands voyageurs dans l'Asie centrale, les frères Schlagintweit, Bonvalot, Henri d'Orléans, les Russes Sievertsov, Prjevalsky, Pievtsov, Groum-Grjimailo, Obrouchev et, de nos jours, Kozlov et Roborovsky, tant d'autres encore, poursuivaient soit des recherches d'histoire naturelle, soit des découvertes géographiques, soit simplement un but politique, quoiqu'ils nous aient parfois parlé des ruines rencontrées au hasard de leurs pérégrinations. On peut dire que de nos jours seulement, l'étude de l'histoire du passé a été systématiquement entreprise, et qu'à la lumière des découvertes archéologiques, on a pu apporter la preuve de la sincérité des écrivains chinois, reconstituer en grande partie la chronologie et marquer la parenté des populations si diverses qui ont jadis donné la vie à ces pays aujourd'hui si déserts.

Le 10 mai 1890, un Sibérien d'Irkoutsk, Nicolas Yadrintsev, directeur de la *Revue Orientale* de cette ville, m'apportait des rives de l'Orkhon, affluent de la Selenga qui se jette dans le lac Baïkal, des inscriptions en caractères anciens, encore inconnus, relevées lors d'une expédition dont il avait exposé les trouvailles en janvier 1890, au VIII^e Congrès archéologique russe de Moscou. M. Yadrintsev se plaignait d'avoir vu sa découverte peu appréciée

en Russie, et il venait attirer l'attention du monde savant de l'Occident sur ses recherches. Il fit une conférence à la Société de géographie et M. Philippe Berger, dans sa remarquable *Histoire de l'écriture dans l'antiquité* (1891), constatait l'intérêt de la mission qu'il avait accomplie. Suivant les traces de Messerschmidt au xviii^e siècle et d'Alexandre Castrén au xix^e, en 1887 et 1888, M. O. Donner, pour le compte de la Société finlandaise d'archéologie, recueillait dans la région de l'Iénisséi des inscriptions qui furent publiées à Helsingfors en 1889. Une nouvelle expédition organisée en 1890 sous la direction de M. Axel Heikel, donna de fort beaux résultats; outre diverses antiquités, elle rapportait trois monuments épigraphiques : 1^o une stèle du prince ture Gueuk Tighin, datée de 732, portant deux inscriptions, l'une en chinois, l'autre en ture altaïque; 2^o la stèle funéraire de Me Ki-lien, kakan des Tou-Kiué, et enfin 3^o des fragments sino-ouïgours. Un autre résultat du voyage de M. Heikel fut de prouver que, contrairement à l'opinion d'Abel Rémusat, le Kara Koroum des Mongols Tchinguizkhanides n'est pas le Kara-Balgasoun, capitale des Ouïgours. Enfin, en 1891, une expédition russe dans les mêmes parages était dirigée par l'académicien W. Radloff, qui ne tardait pas à publier les premiers résultats de son voyage. Les inscriptions de l'Iénisséi et de l'Orkhon appelèrent immédiatement l'attention de fantaisistes, puis de savants sérieux, mais la gloire de leur déchiffrement revient, grâce à une méthode singulièrement ingénieuse, au savant philologue de l'Université de Copenhague, Vilh. Thomsen. Il est à regretter que Yadrintsev, qui fut en quelque sorte l'apôtre de ces nouvelles entreprises, soit mort prématurément à Barnaoul, en 1894.

Le cordelier Guillaume de Rubrouck, envoyé au milieu du xiii^e siècle par le roi de France saint Louis à la cour du Grand Khan Mangkou, nous dit que la ville de Kara-Koroum, excepté le palais du Khan, « ne vaut pas la ville de Saint-Denis en France,

dont le Monastère est dix fois plus considérable que tout le Palais même de Mangkou »; il y rencontra un orfèvre parisien, Guillaume Boucher, qui lui fabriqua un fer pour mouler les hosties. Cette véridique histoire nous est confirmée par notre compatriote Marcel Monnier qui, parmi les objets curieux que lui montrèrent les bonzes de l'Erdeni-Tso lorsqu'il visita ce couvent, qui occupe une partie de l'emplacement de Kara-Koroum, il y a quelques années, reconnut un fer à hosties, sans aucun doute celui de maître Guillaume de Paris.

Mais c'est dans le bassin du Tarim et de ses affluents, qui ont pour déversoir l'instable Lob-Nor, que devaient se faire les principales découvertes quand on se mit à rechercher méthodiquement ces villes dont parlent les annales chinoises, et qui ne pouvaient être les agglomérations modernes constituant comme autant d'oasis dans le désert qui étend son immensité au sud des T'ien-Chan. D'après les itinéraires des voyageurs bouddhistes on pouvait supposer qu'il y avait une série de postes en bordure de la vaste mer de sable où une civilisation avait dû trouver un asile, et un passage de l'Ouest à l'Est, et Sir Henry Yule et moi nous écrivions dans notre édition de Marco Polo : « On peut dire, avec juste raison, que pendant les dernières années des traces nombreuses de civilisation hindoue ont été trouvées dans l'Asie centrale, s'étendant depuis Khotan, à travers le Takla-Makan, aussi loin que Tourfan et peut-être plus haut. »

Les restes de l'ancienne capitale du Khotan, Yotkân, à l'ouest de la ville actuelle de Khotan, furent découverts il y a une quarantaine d'années. En 1877, Sir Thomas Douglas Forsyth, chargé par le gouvernement de l'Inde d'une mission auprès de Yakoub-Beg, à Yarkand, signalait à la Royal Geographical Society l'existence de villes enfouies dans le sable. L'exhumation de manuscrits, de poteries, de monnaies, etc., allait donner une base solide aux théories et nous révéler la nature des documents que l'on pouvait

retrouver dans des régions aujourd'hui désolées, après avoir connu une ère de prospérité.

En 1890, le lieutenant Bower trouvait les plus anciens manuscrits connus dans une écriture indienne, en partie du v^e, peut-être même du iv^e siècle de notre ère, à Mingaï, dans la Kachgarie. D'autres manuscrits étaient envoyés à Saint-Pétersbourg par M. Petrovsky, consul de Russie à Kachgar. A la même époque, M. Weber, missionnaire morave à Leh, au Ladak, expédiait à Calcutta d'autres manuscrits. M. Serge d'Oldenburg a étudié à Saint-Pétersbourg les documents de M. Petrovsky, et M. A. F. Rudolf Hoernle publiait, dans le journal de la Société asiatique du Bengale et de la Société asiatique de Londres, une série de mémoires sur les manuscrits de Bower et de Weber. De notre côté, nous n'avions pas été moins heureux.

Pendant la grande exploration dans laquelle notre compatriote Dutreuil de Rhins perdit la vie, un document écrit sur écorce de bouleau, renfermé dans le mazar de Kountou, au sud-ouest de Khotan, sur la rive droite du Karakach-Daria, tomba en juin 1892 entre les mains du jeune compagnon de l'infortuné voyageur, M. Fernand Grenard, et l'examen de ce manuscrit par M. Émile Senart montra qu'il contenait des fragments du *Dhammapada* en caractères kharoshthi, ancienne écriture dont l'emploi semble avoir cessé dans l'Inde au 1^{er} siècle de notre ère.

D'autre part, le célèbre explorateur suédois, le docteur Sven Hedin, en 1896, lors de son second voyage à travers le Takla-Makan, de Khotan à Chah-Yar, visita les ruines entre le Khotan-Daria et Kirya-Daria, où il trouva les restes de la ville de Takla-Makan, maintenant ensevelie dans les sables. Il découvrit des figures de Buddha, un morceau de papyrus avec des caractères inconnus et des vestiges d'habitation. Cette Pompéi asiatique, disait le voyageur, vieille au moins de dix siècles, est antérieure à l'invasion mahométane conduite par Kuteïbe Ibn-Muslim, au com-

mencement du VIII^e siècle; ses habitants sont bouddhistes et de race aryenne, probablement originaires de l'Hindoustan.

Toutes ces découvertes allaient servir de prétexte au remarquable voyage dont nous allons parler.

Au cours des années 1900-1901, sous les auspices du Gouvernement de l'Inde, le Dr M. Aurel Stein accomplissait un voyage dans le Turkestan chinois. L'acquisition en 1891 du célèbre manuscrit sur écorce de bouleau acheté à Kou-tcha par le colonel Bower, la découverte du manuscrit en écriture kharoshthi par la mission Dutreuil de Rhins, les manuscrits reçus et étudiés par le Dr A. F. R. Hoernle, provenant en majeure partie de l'oasis de Khotan et du désert adjacent de Takla-Makan, ainsi que les doutes sur l'authenticité de quelques-uns de ces documents, rendaient nécessaire l'exploration du pays. Les résultats de la mission de Stein dépassèrent les espérances de ceux qui l'avaient encouragée. Les documents chinois furent confiés à l'examen de M. Chavannes; ceux qui furent trouvés à Dandân-Uiliq, dont les dates s'échelonnent de 768 à 790, se rapportent à la période où l'influence chinoise subsistait encore dans tout le Turkestan oriental, bien qu'elle n'eût déjà presque plus de communications avec le gouvernement central; un certain nombre de documents chinois écrits sur des fiches minces et étroites de bois, trouvés à Niya, se rattachent au début de la dynastie Tsin, qui commença de régner en 265 après Jésus-Christ; une autre trouvaille du plus vif intérêt faite à Dandân-Uiliq fut celle d'un document judéo-persan qui ne paraît pas remonter au delà du VIII^e siècle, ce qui lui donnerait plus de deux cents ans que le plus ancien document judéo-persan connu jusqu'ici, c'est-à-dire le rapport légal de 1020 conservé à la Bibliothèque Bodléienne; il est également le plus ancien document en persan moderne, puisque le manuscrit le plus ancien en cette langue d'un ouvrage en prose est l'exemplaire de Vienne daté 1055 du traité de Muffawak Ibn'Ali, de Hérat, composé entre 961 et 976 de notre ère. Un

autre résultat du voyage fut la découverte à Khotan d'une véritable fabrique de faux manuscrits dont le Gouvernement indien, en 1895-1898, et quelques voyageurs anglais avaient inconsciemment acheté les produits du faussaire, Islam Akhun.

Le Lob-Nor, dont l'instabilité est si grande, a été l'objet des études des géologues et des géographes depuis la mémorable discussion de Prjevalsky et de Richthofen. En février 1901, Sven Hedin, sur la rive septentrionale d'un grand lac desséché qui serait le vrai Lob-Nor de l'antiquité, trouva les ruines de quatre villages qu'il identifia sans doute à tort avec la principauté de Leou-lan ou Chan-chan, qui était au sud du Lob-Nor.

D'autre part, la géologie venait contrôler les découvertes de l'archéologie; les Américains, grâce à la générosité de M. Carnegie, avec le vétérinaire Raphaël Pumpelly, W. M. Davis, Bailey Willis, etc., étudiaient la substructure des montagnes et des mers de sable de l'Asie centrale, et le professeur Ellsworth Huntington émettait l'avis que le marais de Kara-Kochoun n'était qu'un petit reste moderne de l'ancien grand Lob-Nor et qu'entre le III^e et le VIII^e siècle de notre ère, le lac semble avoir occupé la position qui lui est assignée sur les vieilles cartes chinoises à un degré environ au nord du Kara-Kochoun. Ceci viendrait à l'appui de la thèse que j'ai autrefois émise, à savoir que Marco Polo, qui ne parle pas du Lob-Nor, serait passé entre le lac septentrional de Sven Hedin et le Kara-Kochoun de Prjevalsky, pour prendre l'ancienne route utilisée par les Chinois à l'époque de la dynastie des Han, pour traverser le désert jusqu'à Cha-tcheou, sur la frontière du Kan-Sou.

Cependant la nécessité de donner un peu d'unité aux efforts des travailleurs devenait de plus en plus évidente : une concurrence maladroite pouvait compromettre le fruit de sérieux efforts et il semblait que la Russie, intéressée d'une manière spéciale dans la question, fût particulièrement désignée pour prendre en mains la

direction des recherches archéologiques. Au congrès des Orientalistes tenu à Rome en 1899, M. Radloff, membre de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg, me consulta sur un projet de règlements d'un Comité chargé de l'exploration de l'Asie centrale. Ces règlements révisés, furent de nouveau présentés en 1902, au Congrès des Orientalistes de Hambourg et adoptés : le siège de l'Association, formée le 10 septembre 1902, était fixé à Saint-Pétersbourg; le statut du Comité russe était confirmé par l'empereur de Russie, le 2 février 1903 et des branches devaient être créées dans divers pays. MM. Senart, Foucher et Henri Cordier étaient désignés pour constituer le Comité français.

Le Comité russe se mettait immédiatement à l'œuvre et organisait les missions scientifiques suivantes, nous ne citons que les principales : dans l'été de 1903, André Roudneff relève les dialectes des tribus mongoles et détermine la frontière de la population mongole au N. E. de la Mongolie, au delà de Khingan; en 1903, le docteur G. J. Ramstedt, envoyé par l'Université de Helsingfors, accomplissait deux missions, l'une chez les Kalmouks de la Volga, l'autre chez les tribus mongoles de l'Afghanistan; la même année, deux étudiants étaient envoyés, l'un, Nicolas Bravine, en Crimée pour y poursuivre l'étude du dialecte des Tartares Nogaï, l'autre, Jean Belaïev, pour étudier les dialectes des Kara Kalpacs, habitant près du delta de l'Amou Daria; M. Viatkine faisait des recherches dans les environs de Samarcande; MM. Tcherkasov et Claret exploraient les ruines d'Otrar où ils dressaient le plan de la citadelle où mourut Tamerlan en 1405; dans l'été de 1904, une exploration archéologique était conduite par le professeur Barthold à Samarcande.

Des comités étaient formés en Hollande avec le professeur H. Kern comme président, à Budapest avec le *Keleti Szemle* (Revue orientale) comme organe officiel, à Rome; ce dernier comité,

présidé par le sénateur Paolo Mantegazza, vient d'envoyer dans l'Extrême-Orient, M. Giovanni Vacca, docteur en mathématiques, qui compte rester au moins une année au Se-tch'ouan et au Chen-si où il poursuivra, en outre du chinois, ses études relatives à l'histoire des sciences.

Les Allemands prenaient une part très active au défrichement de ce nouveau champ d'études.

En 1902, le Musée d'Ethnographie de Berlin organisait une expédition à Tourfan, sous la direction du professeur Albert Grünwedel et du docteur Georg Huth mort depuis. Son but était l'exploration des antiquités du culte bouddhique au Turkestan chinois, qui avaient éveillé l'attention du monde savant à la suite des découvertes faites par l'expédition russe dirigée en 1889 par M. D. Klementz sous les auspices de l'Académie impériale des Sciences; l'exploration des ruines de la ville d'Idikutsähri, près de Kara-Khodja, à environ 30 kilomètres à l'est de Tourfan, a livré d'importants documents estranghelo, turk, sanscrit, brahmi, chinois, qui ont été étudiés par MM. F. W. K. Müller, Karl Foy, R. Pischel, H. Stöner, O. Franke. A son retour, M. Grünwedel rédigeait, pour le Comité russe pour l'exploration de l'Asie centrale, des *Remarques pratiques sur les travaux archéologiques dans le Turkestan chinois*.

J'ai eu l'occasion d'entretenir la section de géographie du Comité des Travaux historiques de la seconde mission de M. Grünwedel. Un des membres de cette mission, le docteur von Lecoq, qui est un assistant du Musée d'Ethnographie de Berlin, quitta cette ville en septembre 1904, et se rendit à Ouroumtchi, capitale du Turkestan chinois, et de là, à Tourfan, distant de cinq jours de marche; après trois mois de fouilles stériles, il découvrit une grande quantité de peintures murales sur plâtre bouddhistes, et de manuscrits sur papier, sur cuir ou sur bois, en nagari, brahmi, chinois, tibétain, si-hia, syriaque, manichéen, ouïgour,

kok-turk et dans une langue inconnue; à la fin de 1905, M. Grūnwedel rejoignit le docteur von Lecoq à Kachgar et ils entreprirent ensemble des fouilles à Koutcha et à Kourla; ils y firent une ample moisson de manuscrits nagaris et brahmis, de tablettes avec des inscriptions brahmi et kharoshthi et de peintures à l'huile. Tout récemment M. F. W. K. Müller semble avoir établi que l'une des deux langues encore inconnues que nous ont révélées ces fouilles doit être la langue des Tokhares, Indo-Scythes ou Yue-tchi qui paraît être indo-germanique et se rapprocher plus des langues européennes que du groupe aryen; la seconde langue inconnue doit être un idiome iranien.

Nous ne sommes pas restés en arrière des étrangers. La section française du Comité international pour l'exploration de l'Asie centrale, avec le concours du Ministère de l'Instruction publique, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, de la Société de Géographie, du Comité de l'Asie française, et de quelques particuliers, a organisé la mission dirigée par M. Paul Pelliot, professeur à l'École française d'Extrême-Orient, avec la collaboration de MM. le docteur Vaillant et Charles Nouette, photographe. Parti de Kachgar, le 17 octobre 1906, M. Pelliot recueillait d'importants documents dans les ruines d'un temple bouddhique à Toumchouq, au nord-est de Maral-bachi, sur la route d'Aksou; depuis il a soigneusement exploré Koutcha et ses environs, où la récolte est moindre qu'on pouvait l'espérer à cause des excavations déjà faites par les Allemands et même par les Japonais, Ouroumtchi et, aux dernières nouvelles, il était à Tourfan où était arrivé également le docteur Stein de retour de son second voyage qui l'avait conduit au Kan-Sou. Le docteur Stein avait fouillé les anciens sites au nord du Lob-Nor, puis il s'était dirigé vers Cha-tcheou ou Toun-houang à la frontière chinoise par la route de Hiouen-tsang et de Marco Polo abandonnée pendant plusieurs siècles; à l'ouest de Toun-

houang, il avait relevé une ligne de défense avec des tours de garde construite à la fin du II^e siècle avant notre ère par l'empereur Wou-ti; un grand nombre de documents datés pour beaucoup d'entre eux de 98 avant J.-C. à 25 après J.-C. furent recueillis.

A ces voyages dans l'Asie centrale, il faut rattacher la première grande exploration archéologique faite systématiquement en Chine. Le voyage que M. Édouard Chavannes a entrepris l'année dernière dans la partie historique de l'Empire du Milieu, qui s'étend au nord du Yang-tseu, a révélé des faits nouveaux et confirmé d'autres signalés seulement par les livres. Après avoir relevé les tombes impériales de Moukden et son palais où il a pris le moulage de plus de soixante miroirs métalliques, M. Chavannes s'est transporté sur la rive droite du cours supérieur du Ya-lou, rivière frontière entre la Mandchourie et la Corée, pour voir les vestiges de l'ancien royaume de Kao keou li; au Chan-toung, il faisait un pèlerinage aux lieux de naissance des grands philosophes Confucius et Mencius et visitait les fameuses chambrettes funéraires de la famille Wou dont les sculptures du II^e siècle de notre ère sont les plus anciennes connues en Chine. Dans le voisinage de Kong hien, il notait un temple avec des sculptures du VI^e siècle; il relevait les sépultures des empereurs de la dynastie Song, Jen tsong et Houei tsong, avec de longues files d'animaux et de personnages en pierre, analogues à celles des tombeaux des Ming. Notre compatriote passait sur l'emplacement du premier temple bouddhique construit en Chine et faisait un séjour de douze jours dans le Honan, au défilé de Long-men, célèbre par ses sculptures ciselées au VI^e siècle par les Wei, venus de Ta-t'oung, et au VII^e et au VIII^e siècle par les T'ang, leurs continuateurs. En quittant Si-ngan fou, ancienne capitale de l'Empire, il visitait les tombeaux de Wou San-seu, neveu de la fameuse impératrice Wou, de Kao tsong, de T'ai tsong, de Jouei tsong et de Hien tsong, empereurs de la dynastie T'ang. Plus tard, il passait au lieu de la sépulture de

l'illustre historien Se-ma Ts'ien, dont il a traduit le grand ouvrage *Che ki*, ou « Mémoires historiques », un défilé également nommé Long-men, puis il remontait au nord du Chan-si, visitant les temples du massif du Wou-T'ai chan, consacrés au culte de Manjuçri, et enfin Ta-t'oung fou, où il a fait une étude complète des bas-reliefs de Yun-kang, qui, bien que fortement restaurés, fournissent encore par endroits quelques bons spécimens de l'art des Wei septentrionaux au v^e siècle de notre ère : c'est là que M. Chavannes découvrit ce curieux personnage rappelant l'Hermès des Grecs et les nombreuses sculptures qui permettent de jalonner la route de l'art gréco-bouddhiste qui, du nord-ouest de l'Inde, s'est répandu jusqu'au Japon.

Ce voyage marque une date dans l'histoire des recherches dont la Chine est l'objet : c'est la première fois qu'un sinologue, doublé d'un archéologue avec une forte culture classique, allait, mûri par une longue et savante préparation, contrôler sur place l'authenticité des anciennes Annales du vieil empire chinois; et le grand honneur d'accomplir cette tâche revenait à un savant français, digne continuateur de la tradition inaugurée par Abel Rémusat, continuée par Stanislas Julien.

Les découvertes des voyageurs modernes ont renouvelé complètement les études orientales dont le domaine singulièrement élargi devient difficile, sinon impossible à embrasser dans son ensemble; les différentes branches d'études s'enchevêtrent, se ramifient entre elles, et par l'art grec viennent se rattacher à l'Europe. Un seul homme ne suffit plus à pénétrer dans tous leurs détails les multiples problèmes que présente un pays asiatique: la division du travail s'impose et le nombre des ouvriers doit nécessairement s'accroître devant l'immensité et la diversité du labeur déjà préparé.

Nous avons tenté de retracer l'ensemble des travaux entrepris depuis vingt ans par les peuples d'Occident pour essayer de re-

constituer l'histoire si embrouillée du passé de cette Asie si longtemps mystérieuse, aujourd'hui encore si mal connue. Au milieu des ruines accumulées par les hommes et par les siècles, le Chinois reste debout, non pas impavide, mais ferme dans sa tradition; à ses côtés un jeune empire, fermé, il y a quarante ans encore, à toute influence extérieure, s'est placé d'un coup au premier rang des puissances militaires du monde. Une nouvelle page de l'histoire d'Asie se prépare; des peuples que l'on croyait immobilisés dans leurs vieilles mœurs et coutumes se meuvent; la placidité du fils de Han disparaît devant les assauts répétés des novateurs. Une évolution considérable se fait dans cette masse de peuples, hier encore si calmes en apparence.

Quel avenir nous réserve le réveil de la race jaune?

Ici finit le domaine de la géographie et de l'archéologie; ici commence le domaine de la politique.

Je m'arrête.

DISCOURS DE M. GASTON DOUMERGUE

DISCOURS DE M. GASTON DOUMERGUE.

MESDAMES ET MESSIEURS,

Je veux d'abord m'excuser d'avoir légèrement contrarié la marche ordinaire de vos travaux et la tenue habituelle de vos séances de sections, en avançant d'un jour la séance générale du Congrès et en la fixant à une heure qui n'allait peut-être pas à toutes vos convenances.

Mais je désirais très vivement, en présidant cette séance, continuer la tradition de mes prédécesseurs, et je ne pouvais le faire qu'en vous demandant de déroger un peu à vos habitudes. Vous voudrez donc bien ne voir dans la liberté que j'ai prise qu'une preuve certaine de la grande estime que j'ai pour vous et pour vos sociétés.

Permettez-moi cependant d'ajouter que ce n'est pas seulement pour me conformer à une ancienne et très heureuse tradition que j'ai tenu à venir m'asseoir à ce fauteuil. J'étais aussi fort désireux de vous connaître d'une façon plus intime et plus personnelle et de me donner au moins l'illusion, fort excusable, que j'avais pris part, une part très modeste, à vos travaux.

C'est une joie véritable et profonde pour moi, bien qu'un peu égoïste, de pouvoir siéger au milieu de vous, et de vivre pendant quelques instants dans cette atmosphère d'érudition, de science désintéressée et de haute culture qui vous environne, parmi les souvenirs de notre passé que vos intelligentes et laborieuses recherches s'ingénient à faire revivre, afin de montrer aux hommes de notre temps qui hésitent, qui tâtonnent ou qui doutent, com-

bien sont forts et résistants tous les éléments qui ont constitué, à travers les siècles, la trame solide de notre histoire nationale et combien par conséquent le présent a le droit de faire confiance à l'avenir.

Je suis aussi très heureux de pouvoir vous saluer au nom du Gouvernement de la République, de vous féliciter et de vous remercier de l'œuvre que vous accomplissez avec une méthode qui, d'année en année, se fait plus parfaite, et avec une persévérance et une ardeur que suffisent à entretenir et à stimuler les moissons de plus en plus abondantes et fructueuses que vos recherches et vos travaux ingénieusement solidarisés ajoutent sans cesse au trésor de nos connaissances et à la science générale.

Combien l'initiative prise par M. Guizot, il y a trois quarts de siècle, a été féconde en intéressants résultats, chacune de vos séances annuelles en fournit de nouvelles preuves ! Il est vrai que cette initiative avait été accueillie avec une grande faveur par vos sociétés. Avec un zèle que n'ont diminué ni affaibli aucun de ces légers mécomptes que les œuvres même les mieux conçues rencontrent parfois sur leur route, elles sont entrées dans les vues du Ministre qui avait voulu coordonner leurs efforts, leurs travaux et leurs recherches en les amenant à s'inspirer d'un intérêt général. Leur adhésion a été d'autant plus entière qu'on n'a pas cherché à organiser la coordination de leurs efforts au moyen d'une discipline rigoureuse encore moins d'une direction gouvernementale.

Le mérite de l'organisation conçue et créée par M. Guizot, mérite auquel sont dus la durée et le succès de son œuvre, est surtout dans la façon dont il a cherché à réaliser la collaboration utile des sociétés savantes. Il s'était bien gardé d'attenter à leur indépendance et de les faire entrer dans les cadres d'une hiérarchie officielle. Il les aurait du même coup, pensait-il, dépouillées de cette originalité qui fait leur intérêt et leur raison d'être et de

cette spontanéité surtout, dont elles font preuve dans leurs recherches, et à laquelle sont dues les plus curieuses trouvailles et les plus intéressantes études; il aurait mis obstacle à cette émulation nécessaire qu'il se proposait de créer entre elles pour le plus grand profit des sciences historiques.

Aussi, quel chemin parcouru depuis l'origine et quelle extension donnée aux travaux! Au début, les recherches historiques seules, ou à peu près seules, sollicitaient l'activité des sociétés savantes. Ces recherches les intéressent encore sans doute et notre histoire locale, provinciale et nationale est un champ qu'elles ne se lassent point d'explorer avec passion et toujours avec profit, mais il a suffi de les rapprocher les unes des autres, de les inciter à se prêter un mutuel concours, de leur suggérer des études et des travaux d'ensemble, de les amener à s'entendre, à se concerter, à échanger leurs vues pour qu'aussitôt se soient accrues leurs ambitions, pour que se soit développé leur esprit de recherche et d'entreprise sur des terrains plus étendus et plus divers.

Sorties de leur isolement et du cercle des travaux sans portée générale, pour collaborer à une œuvre qui s'inspirait d'un intérêt général, le sens de cet intérêt les a si fortement pénétrées qu'elles ont tout naturellement été conduites à vouloir coopérer à tous les travaux qui pouvaient le servir. Et c'est ainsi que leur activité a débordé du côté de toutes ces études, de toutes ces recherches, de toutes ces sciences qui accroissent chaque jour le patrimoine intellectuel, moral et scientifique de notre pays, en même temps que sa richesse matérielle, et qui lui conservent dans le monde une prééminence que n'ont pu sérieusement ébranler ni les jalousies, ni les progrès de ses rivaux, ni les coups douloureux de la fortune.

Successivement, l'archéologie, les sciences naturelles, les sciences mathématiques, la géographie, les sciences économiques et sociales ont acquis droit de cité au milieu des sociétés savantes. Le Comité

central, devenu le Comité des travaux historiques et scientifiques avec ses cinq sections fortement organisées, est demeuré plus que jamais le guide éclairé et écouté de tous les savants qui, en dehors de l'Université, uniquement inspirés par le désir désintéressé de servir l'intérêt général et la gloire de leur pays, emploient leur talent soit à déchiffrer un peu plus chaque jour les énigmes de la nature, soit à pénétrer les secrets de notre passé, afin d'y rechercher les causes de ses misères et de ses richesses, les raisons de ses faiblesses et de ses grandeurs, l'explication de ses erreurs et de ses progrès.

Ai-je besoin de rappeler avec quel zèle admirable les érudits de province ont répondu à la confiance qu'avait mise en eux la Commission de recherche et de publication des documents relatifs à la vie économique de la Révolution et combien leur collaboration a été précieuse pour la Commission des inventaires à qui nous devons des renseignements si précis et si intéressants sur la culture artistique de la cour des ducs de Berry, de Louis I^{er} d'Anjou, des ducs de Bourgogne.

Ne faut-il pas également les louer et les remercier, en rappelant les travaux de la Commission archéologique de l'Afrique du Nord, qui ont permis de sauver de la destruction les témoins de la civilisation romaine et punique dispersés ou enfouis en Algérie et en Tunisie et à qui nous devons d'avoir vu revivre des villes entières comme Timgad, Carthage, Dougga, El-Djem ?

Il semble bien, Messieurs, que nous soyons très loin de notre histoire nationale ! Mais celle-ci ne s'est-elle pas étendue à mesure que s'étendait et s'élargissait notre expansion dans le monde, et faut-il s'étonner et regretter que la curiosité inlassable de nos érudits, de nos historiens, de nos savants ait cherché des aliments, à son besoin de connaître, dans les pays que notre action militaire ou bien le seul rayonnement de notre génie intellectuel et moral ont rapprochés plus ou moins étroitement du nôtre !

Félicitons-nous au contraire de cette curiosité et de ces travaux si éloignés des travaux originaires des sociétés savantes, car les secrets qu'ils nous révèlent et les mystères qu'ils éclaircissent, nous permettent d'arriver plus près de l'intelligence et parfois aussi plus près du cœur des populations dont nous avons assumé la charge effective ou morale de guider la marche vers le progrès. C'est en déchiffrant les manuscrits, les inscriptions, en préservant de la ruine les pierres et les monuments et tout ce qui est demeuré au milieu de ces populations pour témoigner de leur génie artistique; c'est en fouillant dans la nuit de leur passé pour y découvrir tout ce qui constitue leur histoire et qui explique leur esprit, que nous trouverons les points de contact par où, pacifiquement, leur vie nationale pourra se lier à la nôtre.

Tel est certainement l'un des buts que se propose de poursuivre une œuvre qui s'élabore en ce moment en Indo-Chine, cette France d'Extrême-Orient, œuvre analogue à celle de la Commission archéologique de l'Afrique du Nord. La Commission archéologique de l'Indo-Chine récemment créée va s'occuper, avec le concours des autorités coloniales et des sociétés locales de sauver de la destruction les merveilles de l'art khmer et de l'art tcham, si précieuses pour comprendre le génie des races dont elles attestent la grandeur passée.

Que le génie des races et des peuples extrême-orientaux n'ait point disparu, l'histoire du quart de siècle que nous avons derrière nous s'est chargée de l'apprendre aux nations européennes surprises. C'est cette surprise qui explique la curiosité profonde et peut-être un peu inquiète que s'est mis à inspirer ce grand empire chinois devenu notre voisin. Aussi l'activité des savants, des explorateurs, des historiens, des géographes, des philosophes, des philologues, des artistes, s'est-elle tournée avec passion vers ce champ d'études qui semble inépuisable.

L'histoire de la Chine qui paraissait si mystérieuse s'éclaire de

jour en jour. Les textes, les documents, les relations, vous venez de l'entendre, abondants et véridiques, sont étudiés, traduits, commentés. Sa civilisation que l'on croyait figée depuis des siècles dans des formes et des moules qu'aucun événement n'avait pu ébrécher, nous apparaît bien moins immuable que les légendes nous l'avaient représentée. Nous apprenons qu'elle s'est laissée pénétrer par les influences de l'Occident et que le génie artistique de la Grèce s'est heureusement allié avec le génie des races asiatiques pour créer cet art gréco-bouddhique dont on nous disait tout à l'heure le charme et la forte originalité.

Le champ des études est devenu si étendu aujourd'hui « qu'un seul homme », M. Henri Cordier vient de nous le déclarer « ne suffit plus à pénétrer dans tous leurs détails les multiples problèmes que présente un pays asiatique ». De ces problèmes, cependant, M. Henri Cordier a su nous faire faire le tour et nous montrer les faces si diverses et si nombreuses avec une précision concise, avec une érudition et un talent que vous m'en voudriez certainement de ne pas louer comme ils le méritent. Et c'est avec une fierté que nous avons partagée et dont nous remercions à notre tour tous ceux à qui nous la devons, qu'il a montré le rôle important joué par les savants français dans ces recherches, passionnantes sans doute, mais toujours très ardues et souvent périlleuses. Après lui, permettez-moi de féliciter ici M. Paul Pelliot, M. le Dr Vaillant, M. Nouette, et de dire publiquement à M. Édouard Chavannes toute l'admiration que j'ai éprouvée pour les résultats merveilleux de la récente et si belle mission qu'il vient d'accomplir en Chine, et toute la reconnaissance que le Ministre de l'Instruction publique lui en garde. M. Henri Cordier le disait fort justement, cette mission « marquera une date dans l'histoire des recherches dont la Chine est l'objet ».

De ces savants et de ces explorateurs qui souvent au péril de leur vie cherchent à accroître les trésors déjà si nombreux de nos

connaissances, vous êtes, Messieurs, les collaborateurs utiles et souvent précieux. Vos suffrages les encouragent et les stimulent, vos propres recherches et vos travaux personnels les inspirent en même temps que, quelquefois, ils complètent et coordonnent utilement les leurs.

Aussi ai-je grand plaisir à vous comprendre dans les remerciements et les félicitations que je viens de leur adresser. Ce plaisir serait sans mélange si le souvenir de ceux qui ont disparu depuis votre dernière réunion ne venait jeter sur lui une ombre de tristesse.

C'est M. Jules-Auguste Lair qui, mêlé durant sa vie aux grandes affaires, avait conservé pour les études historiques, auxquelles il avait paru vouloir se destiner entièrement dans sa jeunesse, un amour qui ne s'est éteint qu'avec la mort. Il avait été l'un des très rares privilégiés pour lesquels s'était ouverte la bibliothèque de Sir Thomas Philipps, à Cheltenham, bibliothèque dont 272 manuscrits des plus précieux, relatifs à l'histoire de France du x^e au xviii^e siècle, viennent d'entrer dans les collections de la Bibliothèque nationale grâce à de très généreux concours. Qu'il me soit permis de les remercier en votre nom et au mien. M. Lair ne s'était pas borné aux études intéressant le moyen âge et la Normandie qui l'avait vu naître. Nous lui devons une histoire de M^{lle} de la Vallière qui suffirait à sauver son nom de l'oubli et une révision du procès de Nicolas Fouquet d'un intérêt fort séduisant.

C'est M. Victor Brochard dont l'existence douloureuse, mais noblement vécue, mérite que nous inclinions devant son souvenir notre admiration émue. Il fut un professeur admirable et son enseignement à l'École normale et à la Sorbonne a laissé des souvenirs profonds. Sa pensée vigoureuse et toujours élevée s'exprimait dans une langue et sous une forme que les lettrés les plus délicats trouvaient impeccables. L'Académie des sciences morales et politiques avait couronné son ouvrage sur les « Sceptiques

grecs » et lui avait ouvert ses portes toutes grandes pour y représenter l'histoire de la philosophie grecque.

C'est M. Janssen, directeur de l'Observatoire de Meudon, l'une des gloires scientifiques les plus indiscutées de la France et du monde. Il ne s'était adonné cependant à l'astronomie que bien après la trentaine : mais quelle place il avait su tout de suite s'y créer par l'originalité de ses vues, l'ingéniosité et la précision de ses méthodes, les facultés inventives de son intelligence remarquable ! Nul plus que lui n'a fait faire de progrès à l'étude physique du soleil et la science lui doit de belles épreuves photographiques de cet astre qui en ont fait connaître la structure singulière.

C'est M. Maurice Loewy, qui, né en Autriche, mais distingué par Leverrier, venait à Paris à l'Observatoire et se faisait la même année naturaliser Français. Ses travaux, dont s'enorgueillit la science astronomique française, sur les planètes, sur les instruments astronomiques, lui acquéraient bientôt une telle notoriété qu'il succédait à Leverrier et à Tisserand dans la direction de l'Observatoire. En collaboration avec M. Puiseux, il donnait de magnifiques et précieuses photographies de la lune. Son activité se répandait sur les études les plus nombreuses. Elle ne se démentit pas jusqu'à sa dernière heure. Sa mort survenue, vous vous en souvenez, tandis qu'il prenait la parole au Conseil des Observatoires astronomiques, fut une perte sérieuse pour la science.

C'est M. Arthur-Michel de Boislisle dont les recherches et les travaux sur les institutions financières de l'ancienne monarchie sont remarquables, mais qui a surtout de grands titres au souvenir et à la reconnaissance des historiens et des lettrés pour l'édition qu'il avait entreprise et préparée des Mémoires de Saint-Simon.

C'était, il y a quelques jours, M. Barbier de Meynard, le distingué et savant directeur de l'École des langues orientales. Il aimait son école avec passion. Il y était entré comme professeur de langue turque au mois de décembre 1863. Toute sa vie, on

peut le dire, a été consacrée aux langues orientales. Il connaissait admirablement toute la littérature arabe, persane et turque et il en a rendu l'étude plus facile par son dictionnaire turco-français dont l'autorité est fort grande dans le monde des savants. Aussi modeste qu'érudit, il était d'un commerce exquis et le charme de son esprit délicat, de son caractère aimable, bienveillant et courtois était tel que leur souvenir en ce jour ne fait qu'aviver les regrets que nous cause sa mort.

Tous ces hommes, tous ces savants, tous ces chercheurs, dont j'ai dit les noms, mais insuffisamment les mérites, furent de bons citoyens et de bons Français. Si quelques-uns limitèrent leurs travaux à notre histoire nationale, d'autres furent conduits par leurs études à regarder au delà des frontières de leur pays, car la science et le savoir ont besoin d'espace : il faut, pour les alimenter, toute l'humanité. Mais si la science leur paraissait internationale, si leurs travaux les amenait à frayer avec le monde entier, il est admirable de voir combien de ce contact fréquent et nécessaire, ils rapportaient un amour plus vif et plus profond de leur patrie, combien aussi la gloire de celle-ci leur devenait plus chère. Bien loin, en effet, qu'elles fassent perdre aux citoyens d'un pays la notion des frontières et la conscience de leur nationalité, la science, la vraie science, et la haute culture générale développent en eux le culte profond et réfléchi de la patrie. Aucun sophisme ne prévaut contre les enseignements qu'elles donnent. Vous comptez donc, Messieurs, parmi les meilleurs et les plus utiles serviteurs de la France. A chacun de vous, depuis longtemps, sa conscience en a rendu le noble témoignage. Je craindrais de l'affaiblir en cherchant à l'accentuer.